

LA LIBERTÉ SELON L'ÉCOLOGIE SOCIALE DE BOOKCHIN...

La liberté est l'un des thèmes principaux qui parcourent l'œuvre de Murray Bookchin (1921-2006).

Sur le plan pratique, sa conception qu'il a d'elle, entre en adéquation avec les principes fondamentaux de l'anarchisme: refus de l'autoritarisme et du parti jacobin, critique de la bureaucratie, promotion de la pensée libre. Mais sur le plan théorique, elle soulève des questions.

Bookchin lui donne en effet des fondements scientistes en mobilisant l'écologie savante et en conservant, malgré des apparences contraires, des reliquats marxistes. Or l'anarchie n'est pas une science, mais une situation. L'anarchisme n'est pas non plus une science, même s'il s'appuie sur l'approche scientifique pour améliorer notre connaissance et combattre l'obscurantisme intrinsèque à toute religion, fût-elle prétendument celle «des pauvres».

Une tendance scientiste

Bookchin pose d'emblée une difficulté majeure de compréhension puisqu'il ne fait pas la distinction entre l'écologie en tant qu'état d'un écosystème et l'écologie en tant que science, qui est historiquement datée et épistémologiquement située (1). Autrement dit, on ne sait pas vraiment à laquelle des deux il se réfère dans ses propos.

C'est dans un texte de 1984 qu'il donne sa définition la plus précise de la liberté du point de vue de l'écologie savante. Mais c'est la plus problématique, au-delà de son jargon. Selon lui, «*la liberté à l'état naissant est déjà présente dans l'auto-directivité de la vie comme telle, spécifiquement dans l'effort actif d'un organisme pour être lui-même et pour résister à toutes les forces externes qui vicient son identité [...] Ainsi conçu [par l'activité métabolique d'auto-conservation, attribut crucial de la vie], chaque organisme est en quelque sens "volontaire", tout comme il est "sélectif" face à ses besoins et "intentionnel" lors qu'il perpétue son bien-être. [...] La faible liberté en germe grandit avec la richesse croissante de la complexité écologique qui conforte la vie en évolution synchronique avec des écosystèmes en évolution [...]. Car la liberté n'a de sens que s'il existe des choix pouvant être réalisés sans altération et que des agents puissent sans entraves les créer et les réaliser*» (2).

Chacune de ces affirmations peut être discutée pied à pied. Bookchin confond vitalité et liberté. Son attribution d'une «volonté» à n'importe quelle espèce vivante est discutable. Elle relève de cet anthropomorphisme qui consiste à donner aux animaux voire aux végétaux des caractéristiques propres à l'être humain. Supposer que la «liberté» est corollaire d'un «choix réalisé sans altération» condamne finalement au statu quo, ou à une forme d'«équilibre» qui en réalité n'existe pas dans la nature (géosphère et biosphère), statu quo quiétiste qui est précisément l'option idéologique des conservateurs.

Bookchin se contredit d'ailleurs à ce propos puisque deux ans auparavant, il estime que «la liberté doit être conçue en termes humains, non en terme animal, en termes de vie, et non de survie» (3). Il trace alors avec justesse et raison une description émancipatrice de la condition humaine qui ne cherche pas sa survie végétative ou animalière, mais le dépassement d'elle-même à partir de sa nature biologique. Un tel choix pensé, qui correspond à la formule d'Élisée Reclus («l'homme est la nature prenant conscience

(1) Pelletier Philippe, (2021), «Intérêts et limites de l'écologie sociale selon Murray Bookchin», Anarchisme et sciences sociales, Sidonie Verhaeghe dir., Lyon, ACL, 342 p., p.p.71-88.

(2) Bookchin Murray, (1985), «Le changement radical de la nature», Un Anarchisme contemporain, Venise 84, vol. 2, Lyon, ACL.

(3) Bookchin Murray, (1982), «The Ecology of freedom: the emergence and dissolution of hierarchy», Buckley, Cheshire Book, 274 p., p.116.

d'elle-même»), rompt avec la «*naturalisation du social*» qui s'accélère de nos jours au nom apparemment vertueux des impératifs écologiques et animalistes.

En 1984, Bookchin veut faire passer sa démarche intellectuelle et politique auprès des anarchistes réunis à Venise puis auprès des Verts allemands à Francfort, tiraillés entre les *Fundis* (Jutta Ditfurth...) et les *Realos* (Joschka Fischer...) (4). Il doit apparaître comme un savant, tout en surfant sur la mode de l'écologie déjà mise à toutes les sauces.

Une translation dangereuse

En fait, Bookchin reste imprégné de marxisme pendant longtemps. Sur le plan politique et pratique, il s'en détache. Sur le plan philosophique, il conserve une approche scientiste où l'écologie vient remplacer l'économie privilégiée par Marx, et il adopte une philosophie de l'histoire où l'évolution vient remplacer la succession marxiste des modes de production.

À la lecture de sa biographie, on en comprend les raisons: jeune stalinien puis trotskiste résolu, c'était un militant marxiste studieux, sérieux et discipliné (5). À la recherche d'une autre grille de lecture au cours des années 1950 et 1960, il tombe sur les études environnementalistes. Son nouvel intérêt est légitimé par la situation car les savants américains, mais aussi leurs dirigeants en étroites relations avec eux, constatent les dégradations croissantes de l'environnement au cours de la croissance économique de l'après-guerre, notamment liées à l'abus des produits chimiques. Pris par sa nouvelle passion et faute de recul, Bookchin ne voit pas qu'il s'agit déjà de l'instauration d'un capitalisme vert. Ses références aux intellectuels préoccupés d'environnement mélangent alors aussi bien des penseurs non-conformistes (Lewis Mumford, Patrick Geddes...) que des naturalistes partisans d'un social-darwinisme brutal (Alexis Carrel, Charles S. Elton...), d'où une certaine approximation.

Pour définir son «*écologie de la liberté*» (*ecology of freedom*), il opère en 1982 une translation dangereuse de la nature à la société. «Il nous faut maintenant tenter de transposer à la société le caractère non hiérarchique des écosystèmes naturels à partir de cet ensemble d'idées si complexe. L'écologie sociale tire toute son importance du fait qu'elle ne présente pas le moindre argument en faveur d'une quelconque hiérarchie dans la nature et la société» (6). Une telle affirmation est totalement contestable.

Prenant le contre-pied des écologues qui raisonnaient sur la «pathologie» des écosystèmes en vertu de critères moraux, comme c'était le cas de Frédéric Cléments, l'épistémologue des sciences Georges Canguilhem, par exemple, critique l'idée d'une normalité unique tirée de la vie (7). Il alerte sur l'erreur d'aller du social au vital en confondant société et organisme. Selon lui, la régulation vitale est intrinsèquement organique tandis que la régulation sociale, ordre aléatoire, suppose une distance entre la règle et l'objet à régler, soit une mise en forme, une représentation concrète ou symbolique: humaine en un mot.

Des générations de naturalistes, de géographes ou même d'écologues analysent également l'existence des chaînes alimentaires et des relations entre proies et prédateurs qui reposent sur une certaine hiérarchie. En rappelant la théorie de l'entraide exposée par Kropotkine et d'autres, Bookchin finit par nier cette réalité que ne contestait d'ailleurs pas Kropotkine. Celui-ci avait pour premier objectif de contrer le social-darwinisme considérant la nature comme exclusivement gladiatrice. Bookchin tord complètement le bâton dans un sens irénique, quasi rousseauiste.

Il entre aussi en contradiction avec lui-même puisque dans le même texte de 1984, il affirme plus loin que «*la nature n'est ni "cruelle" ni "bonne", ni "vertueuse" ni "mauvaise". Ni à vrai dire "hiérarchique" ou "égalitaire", "dominatrice" ou "démocratique", "exploiteuse" ou "charitable"*». Ce en quoi il a parfaitement raison, mais pourquoi en tirer un argumentaire sur la liberté issue de la nature intrinsèquement non hiérarchique comme il l'écrit quelques lignes plus haut?

Bookchin est en réalité prisonnier de sa tendance naturaliste-scientiste, écologiste autrement dit, une

(4) Conférence donnée à Venise fin septembre 1984 puis à l'Université de Francfort le 12 novembre de la même année. Biehl, op. cit. infra, p.498, n.37.

(5) Biehl Janet, (2018), *Écologie ou catastrophe, la vie de Murray Bookchin*, Coaraze, L'Amourier, 620p., éd. or. 2015.

(6) *The Ecology of freedom*, n.1, p.46.

(7) Canguilhem Georges, (1966), *Le Normal et le pathologique*. Paris, PUF.

tendance qu'un demi-siècle auparavant Errico Malatesta avait regrettée en critiquant les excès naturalistes de Kropotkine et le fatalisme historique de Marx. Malatesta considérait quant à lui qu'«une conception de l'Univers rigoureusement déterministe et mécanique [...] niait l'existence de la volonté, puissance créatrice dont nous ne pouvons comprendre la nature et la source, pas plus du reste que nous ne comprenons la nature et la source de la "matière" ni de tous les autres "premiers principes"» (8).

Quelques pages plus loin, mais dans une simple note de bas de page qu'il n'approfondit pas, Bookchin interroge cependant la notion de «hiérarchie» qui est centrale dans son raisonnement. Il souligne que «à vrai dire, une hiérarchie naturelle n'a littéralement aucun sens, puisqu'elle suppose une expérience connaissante - une intellectualité - qui n'apparaîtra qu'avec l'évolution vers l'humanité et la société. [...] S'il y a une hiérarchie dans la nature, elle provient de notre vain effort pour établir sur la nature une souveraineté que nous ne pouvons jamais atteindre» (9). Mais cette prétention à la «souveraineté sur la nature» est-elle propre à l'espèce humaine en tant que telle ou bien à certains de ses membres pour tel ou tel motif? Et de quelle souveraineté s'agit-il?

Nature et liberté

On retombe alors sur le problème fondamental. La nature peut aboyer, gémir, crier, procréer, tuer, mourir, saigner, elle ne conceptualise pas: ce sont les êtres humains qui le font. La notion de hiérarchie leur appartient parce qu'ils ont créé des sociétés de classes et de castes, qui existent chez les autres primates toutes choses égales par ailleurs. Ils l'ont appliquée à la nature pour la dominer, mais pas seulement: aussi pour la comprendre en fonction de leurs systèmes de valeurs, lesquels sont d'ailleurs différents selon les sociétés humaines comme l'explique l'anthropologie.

La conséquence politique de cette vision de la nature chez Bookchin découle, consciemment ou non, de ce déterminisme: «Nous devons créer une société écologique non simplement parce qu'elle est souhaitable, mais parce qu'elle est tragiquement nécessaire» (10). Autrement dit, l'écologie de la liberté n'est plus vraiment une liberté en tant que volonté émancipatrice. L'objectif d'une autre société ne relèverait pas d'un idéal éthique, d'une lutte contre l'injustice, mais d'une injonction due à une situation matérielle non pas subjective, mais objective: l'état de l'environnement. Or l'injonction flanche à partir du moment où cet état n'est pas celui que l'on croit et que «l'urgence écologique» n'est pas celle qui est présentée par certains savants encadrés par les dirigeants. Cette logique chez Bookchin relève du marxisme, comme le lui reproche le vétéran anarcho-syndicaliste Sam Dolgoff. Déclinée de nos jours sous le motif de l'effondrement, elle véhicule un catastrophisme promu par le capitalisme vert pour atteindre ses propres buts (11).

Quelques années plus tard, Bookchin infléchit cependant son approche puisque, dans sa nouvelle introduction (1991) de *L'Écologie de la liberté*, il expose un triptyque composé de la «nature première» (purement biologique), de la «nature seconde» (essentiellement sociale), elles-mêmes dépassées par la «libre nature» (12). Il semble ainsi rejoindre l'argumentaire de Bakounine pour qui «le dernier terme, le but suprême de tout développement humain, c'est la liberté» (13).

Philippe PELLETIER.

(8) Malatesta Errico, (1931), «À propos de Pierre Kropotkine», rééd. ACL, 2010, p.157-158.

(9) *The Ecology of freedom*, n.1, p.49.

(10) Bookchin Murray, (1974), «Pour une société écologique», Paris, Bourgois, (1976), p.187.

(11) Dolgoff Sam, (1986), *Fragments, a memoir.*, Cambridge, Refract Publications, 216p., p.84.

(12) *Nouvelle introduction à The Ecology of freedom*, 1991, Montréal, Black rose books, p.68.

(13) Bakounine M, *Fédéralisme, socialisme, antithéologisme*. Œuvres, 1, p.130.